

UNE FOIS N'EST PAS COUTUME, ON VA VOUS SOUHAITER D'ÊTRE PRIS DANS UN EMBOU-TEILLAGE. Le 31 décembre, très précisément. À Nahr al-Kalb,

côté Kesrouan, et pas ailleurs. Car l'occasion sera trop belle ce soir-là de méditer à quelques mètres d'une plaque de marbre décrépite: celle qui rappelle que cinquante ans plus tôt, jour pour jour, le Liban fêtait le départ des dernières troupes françaises de son territoire. C'est ce que l'historiographie officielle a retenu sous le nom de Fête de l'Évacuation.

À méditer donc. Non point pour l'analogie avec ce que vous savez, et vivez, encore qu'on pourrait y trouver une puissante inspiration, en matière de stratégie de négociation internationale et de complémentarité interarabe. Mais parce que dans un pays qui manque singulièrement de repères historiques partagés par tous – quand il ne prend pas sur lui de galvauder la signification des rares qui lui restent –, l'Évacuation est une date particulièrement éclairante de la pertinence des choix qui peuvent être faits dans l'édification d'un État. Car, loin de la geste magnifiée de novembre 1943 mais tout aussi loin des sordides calculs d'intérêt qui ont entaché le régime de Béchara al-Khoury, les mécanismes de règlement du contentieux subsistant avec la puissance mandataire révèlent les commencements d'un État, perceptibles notamment à travers la cohésion du personnel politique qui, dans cette affaire, ne se réduisait ni à Riad al-Solh ni à Hamid Frangé, quelque grands que fussent leurs mérites respectifs.

Au moment où l'on a tant besoin de s'interroger sur les *recommencements* de l'État, il n'est donc pas inutile de revenir sur un événement qui dota le Liban, bien plus sûrement que l'Indépendance elle-même, des moyens de sa souveraineté. On peut compter certes sur nos administrateurs par intérim pour fleurir ou, mieux encore, faire fleurir quelques tombes une fois qu'il se seront souvenus de ce jubilé. Ce qui ne devrait arriver qu'à la dernière minute – étrange comme nul n'en a parlé jusque-là quand tout le pays «ne pense qu'à ça». Comme si ce présent si oppressant en arrivait à annihiler toute mémoire.

IL EST VRAI QUE LES HOMMES POLITIQUES LIBANAIS SONT FÂCHÉS AVEC L'HISTOIRE. Ils ont choisi une fois pour toutes de l'employer dans leurs querelles. Et quand ils ont le bon goût de s'en abstenir, c'est pour n'en retenir qu'une «sagesse» bien convenue. Écoutez les approximations des «responsables» les rares fois où ils abandonnent les terrains balisés de la petite politique pour s'aventurer dans un passé soigneusement désappris. Et songez combien stérilement fait récurrence le thème de l'unification des manuels d'histoire prévue par l'accord de Taëf. Comme si on ne savait pas depuis Dominique Chevallier et, dans un

## Tourassic Parc

autre genre, Edmond Rabbath, qu'il est possible de produire une histoire une mais plurielle du Liban – en fait de ce qui est

*Le pouvoir n'a pas simplement un problème d'historicité, il lui manque la vision la plus basique du Liban, l'oubli de l'Évacuation le confirme*

devenu le Liban. Mais voilà bien le problème: ce qui tient lieu de pouvoir n'a pas simplement un problème d'historicité, il lui manque la vision la plus basique de cet objet appelé Liban. Son devenir, son identité – eh oui! il faut quand même en parler – rien de tout cela ne paraît le concerner. L'oubli officiel de l'Évacuation le confirme assez.

L'OUBLI, CE N'EST PAS, ASSURÉMENT, CE QUI GUETTE UN EMBLÈME comme le Casino, rouvert en grande pompe il y a deux semaines. À vrai dire, on aurait mauvaise grâce à reprocher cet empressement à l'État, quand toute la société est devenue obnubilée par son propre folklore. Plus exactement: par la caricature, via le marketing, de ce folklore. De néo-khans en vieux souks, il n'est de bruit que des gargouillements de narguilé, il n'est de parfum que ce post-moderne *mu'assal* – qui est au *'ajami* ce que le hamburger est à la côte de bœuf –, il n'est d'enseigne qu'en arabe francisé. C'est, paraît-il, ce qu'on appelle le *turâth*, pardon le «tourace» ou mieux le «tourasse», comprenez un patrimoine constitué *a posteriori* et où cohabitent l'arcade, pierre de voûte, si l'on ose dire, de ce que Jade Tabet a appelé le «style national», le *nôl* (prononcer «*nolle*») et les ouvrages d'orientalisme bon marché, le tout dans l'atmosphère éthérée d'un Liban de papa fantasmé.

Oh! Il faut certes y penser, ce Liban de papa. Pour se dire combien il était joli. Mais pour le questionner aussi. Pour retrouver, derrière le moule fixiste de la nostalgie faite idéologie, les diversités qui n'ont jamais su être gérées ensemble. Et éviter par là l'éternel recommencement.

C'est à ce prix seulement qu'on pourra épargner à ce qui reste somme toute un pays peuplé de gens de chair et de sang le sort d'une réserve naturelle derechef tournée vers l'ailleurs, d'un Sun City du pauvre, bref d'un Tourassic Parc dont on ne verrait que la vitrine.

Mais, pour peu que l'on veuille rendre vie à ce qui est parfois tenu pour un simple décor en carton-pâte, il y a une condition préalable: c'est de reconstituer, bribes par bribes, fragments par fragments, une conscience de l'histoire. C'est alors qu'on se souviendra de nouveau de l'Évacuation, avec ou sans majuscule.